

LES SIRÈNES

« L'Odysée » d'Homère

L'Odysée d'Homère est bien entendu la source la plus célèbre sur les Sirènes. Dans le chant XII, Ulysse et son équipage sont sur l'île de la magicienne Circé, qui leur indique comment poursuivre leur voyage (traduction de Victor Bérard) :

« CIRCÉ — "Vous voilà donc au bout de ce premier voyage ! Ecoute maintenant ce que je vais te dire, et qu'un dieu quelque jour t'en fasse souvenir ! Il vous faudra d'abord passer près des Sirènes. Elles charment tous les mortels qui les approchent. Mais bien fou qui relâche pour entendre leurs chants ! Jamais en son logis, sa femme et ses enfants ne fêtent son retour : car, de leurs fraîches voix, les Sirènes le charment, et le pré, leur séjour, est bordé d'un rivage tout blanchi d'ossements et de débris humains, dont les chairs se corrompent... Passe sans t'arrêter ! Mais pétris de la cire à la douceur de miel et, de tes compagnons, bouche les deux oreilles : que pas un d'eux n'entende ; toi seul, dans le croiseur, écoute, si tu veux ! mais, pieds et mains liés, debout sur l'emplanture, fais-toi fixer au mât pour goûter le plaisir d'entendre la chanson, et, si tu les priais, si tu leur commandais de desserrer les nœuds, que tes gens aussitôt donnent un tour de plus !"

[...]

ULYSSE — "Amis, je ne veux pas qu'un ou deux seulement connaissent les arrêts que m'a transmis Circé, cette toute divine. Non !... Je veux tout vous dire, pour que, bien avertis, nous allions à la mort ou tâchions d'éviter la Parque et le trépas. Donc, son premier conseil est de fuir les Sirènes, leur voix ensorcelante et leur prairie en fleurs ; seul, je puis les entendre ; mais il faut que, chargé de robustes liens, je demeure immobile, debout sur l'emplanture, serré contre le mât, et si je vous priais, si je vous commandais de desserrer les nœuds, donnez un tour de plus !"

Je dis et j'achevais de prévenir mes gens, tandis qu'en pleine course, le solide navire que poussait le bon vent s'approchait des Sirènes. Soudain, la brise tombe ; un calme sans baleine s'établit sur les flots qu'un dieu vient endormir. Mes gens se sont levés ; dans le creux du navire, ils amènent la voile et, s'asseyant aux rames, ils font blanchir le flot sous la pale en sapin.

Alors, de mon poignard en bronze, je divise un grand gâteau de cire ; à pleines mains, j'écrase et pétris les morceaux. La cire est bientôt molle entre mes doigts puissants. De banc en banc, je vais leur boucher les oreilles ; dans le navire alors, ils me lient bras et jambes et me fixent au mât, debout sur l'emplanture, puis chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups.

Nous passons en vitesse. Mais les Sirènes voient ce rapide navire qui bondit tout près d'elles. Soudain, leurs fraîches voix entonnent un cantique :

LE CHŒUR — Viens ici ! viens à nous ! Ulysse tant vanté ! l'honneur de l'Achaïe !... Arrête ton croiseur : viens écouter nos voix ! Jamais un noir vaisseau n'a doublé notre cap, sans ouïr les doux airs qui sortent de nos lèvres ; puis on s'en va content et plus riche en savoir, car nous savons les maux, tous les maux que les dieux, dans les champs de Troade, ont infligés aux gens et d'Argos et de Troie, et nous savons aussi tout ce que voit passer la terre nourricière.

Elles chantaient ainsi et leurs voix admirables me remplissaient le cœur du désir d'écouter. Je fronçais les sourcils pour donner à mes gens l'ordre de me défaire. Mais, tandis que, courbés sur la rame, ils tiraient, Euryloque venait, aidé de Périclès, resserrer mes liens et mettre un tour de plus. Nous passons et, bientôt, l'on n'entend plus les cris ni les chants des Sirènes. Mes braves gens alors se hâtent d'enlever la cire que j'avais pétrie dans leurs oreilles, puis de me détacher. » [Chant XII]

« *Hélène* » d'Euripide (5^{ème} siècle av. J.-C)

Euripide (480 - 406 av. J.-C.), l'un des trois grands tragiques de l'Athènes classique avec Eschyle et Sophocle, évoque les Sirènes dans sa pièce *Hélène* datée de 412 av. J.-C. Il en fait les filles de la Terre (Gaïa), et en fait des figures funéraires, reliées à Proserpine – dont elles auraient été les suivantes selon d'autres auteurs.

« HÉLÈNE — O quelles douleurs cruelles j'ai à déplorer ! À quel genre de lamentations m'abandonner ? quels accents ferai-je entendre ? des sanglots, des chants funèbres ou des cris de désespoir ? Vierges ailées, filles de la Terre, Sirènes mélodieuses, venez accompagner mes gémissements avec le son plaintif du chalumeau ou de la flûte libyenne ; que vos larmes soient en accord avec mes maux déplorables, vos douleurs avec mes douleurs, vos chants avec mes chants ; que Proserpine envoie des chœurs lugubres répondant à mes lamentations, afin que dans le séjour ténébreux l'époux que je pleure reçoive avec joie nos hymnes en l'honneur des morts. » [164-178]

« *Argonautiques* » d'Apollonios de Rhodes (3^{ème} siècle av. J.-C)

Poète épique grec du 3^{ème} siècle av. J.-C., Apollonios de Rhodes a composé les *Argonautiques*, oeuvre qui narre les exploits de Jason et des Argonautes partis à la conquête de la Toison d'Or. Comme Ulysse, Jason passe avec son équipage devant le rocher des Sirènes, et Apollonios nous apprend l'origine de ces monstres :

« Le lendemain, aussitôt que l'aurore eut frappé de ses rayons le sommet des cieux, on se rembarque à la faveur du zéphyr, on lève avec joie les ancres et on déploie les voiles. Le vent qui les enfla porte bientôt le vaisseau à la vue d'une île couverte de fleurs, et d'un aspect riant. Elle était habitée par les Sirènes, si funestes à ceux qui se laissent séduire par la douceur de leurs chants. Filles d'Achéloüs et de la Muse Terpsichore, elles accompagnaient autrefois Proserpine et l'amusaient par leurs concerts avant qu'elle eût subi le joug de l'hymen. Depuis, transformées en des monstres moitié femmes et moitié oiseaux, elles étaient retirées sur un lieu élevé, près duquel on pouvait facilement

aborder. De là, portant de tous côtés leurs regards, elles tâchaient d'arrêter les étrangers qu'elles faisaient périr en les laissant consumer par un amour insensé.

Les Argonautes, entendant leurs voix, étaient près de s'approcher du rivage, mais Orphée prenant en main sa lyre, charma tout à coup leurs oreilles par un chant vif et rapide qui effaçait celui des Sirènes, et la vitesse de leur course les mit tout à fait hors de danger. Le seul Butés, fils de Téléon, emporté tout d'abord par sa passion, se jeta dans la mer, et nageait en allant chercher une perte certaine, mais la déesse qui règne sur le mont Éryx, l'aimable Vénus, le retira des flots et le transporta près du promontoire Lilybée. » [Chant IV, 859-919]

« Argonautiques orphiques » (anonyme)

Les *Argonautiques orphiques* sont une épopée grecque ancienne, composée par un auteur anonyme à une époque incertaine. Elle relate une version de la quête des Argonautes où Orphée joue un rôle central. C'est ce dernier qui parle ici :

« Poursuivant notre course, nous doublâmes non loin de là un rocher élevé : cette roche, brisée à son sommet, s'avance dans la mer en larges cavernes sous lesquelles les flots noirs s'engouffrent en hurlant. C'est là que de jeunes filles, les sirènes, modulent les accents d'une douce voix et charment les hommes par la suavité de leurs chants. Les Myniens étaient charmés de les entendre ainsi ; ils ne voulaient pas naviguer plus loin et déjà ils avaient rejeté les rames, et Ancée avait dirigé le navire vers l'écueil le plus élevé lorsque je saisis ma lyre et je leur chantai les chants délicieux que j'avais appris de ma mère. Je touchai fortement les cordes de ma lyre pour en tirer des sons divins : je dis comment Neptune, irrité contre son père Jupiter, frappa la terre de son trident d'or et fit naître, à travers l'immense océan des îles maritimes qu'on appela Sardo, Eubée et Cypre, battues des vents. Je chantais, et sur leur sommet neigeux les sirènes restaient muettes d'étonnement ; leurs chants avaient cessé. L'une jeta sa flûte, l'autre jeta sa cithare, et elles soupirèrent profondément, car l'heure fatale de leur mort était venue. Du sommet des rochers elles se précipitèrent elles-mêmes dans les ondes mugissantes de l'abîme : leurs beaux corps dont les formes étaient si charmantes furent changés en rochers. » [1264-1290]

« La Bibliothèque » du Pseudo-Apollodore (2^{ème} ou 3^{ème} siècle apr. J.-C)

La Bibliothèque est un abrégé de mythologie grecque, dont elle constitue l'une des sources les plus complètes. Anciennement attribuée à tort au grammairien grec Apollodore d'Athènes (2^{ème} siècle av. J.-C.), elle daterait en réalité du 2^{ème} ou 3^{ème} siècle apr. J.-C. et son auteur reste inconnu : pour cette raison, on surnomme ce dernier le Pseudo-Apollodore. L'oeuvre nous est parvenue incomplète, mais il en subsiste un "épitomé" (abrégé), dans lequel figure le mythe d'Ulysse et des Sirènes :

« [Ulysse] revint auprès de Circé, puis il mit la voile, cap sur l'île des Sirènes. Filles d'Achéloos et de l'une des Muses, Melpomène, les Sirènes s'appelaient Pisinoé, Aglaopé, Thelxiepia. L'une jouait de la lyre, une autre chantait, et la dernière jouait de la flûte ;

grâce à quoi elles persuadaient les navigateurs de s'arrêter. De la taille aux pieds, elles avaient l'aspect d'oiseaux.

Quand il passa devant elles, Ulysse voulut entendre leur chant ; suivant le conseil de Circé, il boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire, après quoi, il se fit attacher au mât. Comme le chant des Sirènes le persuadait de s'arrêter, il supplia ses compagnons de le détacher ; mais ils resserrèrent ses liens, et ainsi il put poursuivre sa route. Une prophétie disait que les Sirènes mourraient si un navire passait devant elles sans s'arrêter ; de fait, elles périrent. » [Epitomé, VII, 18-19]

« Fables » d'Hygin (1^{er} siècle apr. J.-C)

Hygin, de son nom complet Caius Julius Hyginus (67 av. - 17 apr. J.-C.), est un auteur et grammairien latin de l'époque augustéenne, dont l'oeuvre principale est un recueil de fables concises :

« D'Acheloos et Melpomene, les Sirènes, Thelxiepe, Molpe and Pisinoe. » [Préface]

« Les Sirènes, filles du fleuve Acheloos et de la muse Melpomène, errant après le rapt de Proserpine, arrivèrent au pays d'Apollon et y furent transformées en créatures ailées sur la volonté de Cérès, car elles n'avaient pas secouru sa fille. Il fut prédit qu'elles vivraient tant que personne ne résisterait à leur chant. Ulysse leur fut fatal : parce qu'il passa devant le rocher qu'elles habitaient sans s'arrêter grâce à son intelligence, elles se jetèrent d'elles-mêmes en mer. Cet endroit, entre la Sicile et l'Italie, est appelé depuis Sirenuses. » [141]

« Métamorphoses » d'Ovide (1^{er} siècle apr. J.-C)

Les *Métamorphoses* sont un poème épique d'Ovide, en latin Publius Ovidius Naso (43 av. - 17 ou 18 ap. J.-C.), qui décrit la naissance du monde gréco-romain jusqu'à l'avènement de l'empereur Auguste, reprenant les grands mythes de l'Antiquité :

« Mais vous, fille d'Acheloos, d'où vous viennent, avec un visage de vierge, ces pieds d'oiseaux et ces ailes légères ? serait-ce, ô doctes Sirènes, parce que, fidèles compagnes de Proserpine, vous suiviez ses pas, lorsque, dans les campagnes d'Henna, elle cueillait les fleurs du printemps ? Après avoir vainement parcouru toute la terre pour retrouver la déesse, vous voulûtes la chercher sur les vastes mers, et vous implorâtes des ailes. Vous éprouvâtes des dieux faciles. Ils exaucèrent vos vœux ; et, pour conserver vos chants, dont la mélodie charme l'oreille, ils vous laissèrent des humains les traits et le langage » [Livre V, v. 551]

« Périégèse » de Pausanias (2^{ème} siècle apr. J.-C)

Pausanias est un géographe et voyageur de l'Antiquité. Ayant exploré la Grèce, la Macédoine, l'Italie, l'Asie et l'Afrique, en fait la description dans son oeuvre intitulée *Périégèse* (une «

périégèse », du latin periegesis , est une description du monde dans l'Antiquité). En Béotie, il parle ainsi de la ville de Coronée :

« A Coronée, on voit dans le marché un autel de Mercure Epimélius, un autre autel consacré aux vents, et un peu plus bas un temple de Junon, où il y a une statue fort ancienne faite par Pythodore de Thèbes. La déesse porte des Sirènes sur sa main ; car on dit que ces filles de l'Achéloüs, encouragées par Junon, prétendirent à la gloire de chanter mieux que les Muses et osèrent les défier au combat ; mais que les Muses les ayant vaincues, leur arrachèrent les plumes des ailes et s'en firent des couronnes. »
[IX, 34 ,3]

PARTHÉNOPE ET NAPLES

« Alexandra » de Lycophron (4^{ème} siècle av. J.-C.)

Lycophron était un poète grec du 4^{ème} siècle av. J.-C., dont seul le poème *Alexandra* (autre nom de Cassandre) est parvenu jusqu'à nous. Dans une longue énumération, l'œuvre prédit les malheurs qui vont s'abattre sur les Grecs ayant assiégé la ville de Troie, parmi lesquels Ulysse. La destinée des Sirènes y est cette fois décrite, et constitue la source principale du mythe de Parthénope et de ses sœurs :

« Par lui périront les trois petites-filles de Téthys, qui, de leur mélodieuse mère, ont appris l'art du chant : d'elles-mêmes elles se jetteront du haut des rochers dans la mer de Tyrrhène, y plongeant à tire-d'aile, pour aller où les entraînera la destinée que leur ont filée les Parques.

L'une sera rejetée par les flots au pied de la tour de Phalère et dans les eaux du Glanis qui la baigne. Là, les habitants, après l'avoir recueillie, lui élèveront un tombeau, et, par des libations, par des hécatombes, ils honoreront tous les ans Parthénope comme une déesse.

Leucosie, jetée sur un rivage qui s'avance en cap dans la mer, occupera longtemps l'île qui a pris son nom. L'Is impétueux, le Laris qui coule auprès, y épanchent les trésors de leurs ondes.

Ligéa sera jetée sur Térina, vomissant l'onde amère. Des matelots l'enseveliront dans le sable du rivage, près des tourbillons de l'Ocinare.

Le fleuve aux cornes de taureau arrosera de ses ondes lustrales le monument de la jeune Sirène. Là, un jour, en l'honneur de la première de ces divines sœurs, le chef de la grande flotte Mopsopienne fera exécuter à ses marins une course aux flambeaux que renouvelleront avec plus de pompe les Néapolites qui, près du tranquille abri de la rade de Misène, habiteront les rochers de la plage. »* [v.712,traduction de F.D. Dehèque]

* Mopsops était un roi d'Athènes : il s'agit donc de la flotte athénienne, emmenée ici - selon l'érudit byzantin Tzetzes qui commenta l'oeuvre de Lycophon - par le stratège Diotimos lors de la guerre de Sicile. Cette épisode révélerait donc une influence athénienne sur Naples.

« *De Mirabilibus Auscultationibus* », du Pseudo-Aristote (2^{ème} siècle apr. J.-C ?)

Sous l'appellation de "Pseudo-Aristote" sont désignés les auteurs d'oeuvres qu'ils prétendaient écrites par Aristote ou dont on a cru que c'était le cas. De date incertaine (l'époque de l'empereur Adrien peut-être), le texte grec *De Mirabilibus Auscultationibus* (Récits Miraculeux) est de ceux-là, et évoque Parthénope :

« Il est dit que les îles des Sirénuses se situent en l'Italie, dans le bras de mer en face au du promontoire proéminent qui sépare la baie de Cumès de celle de Posidonie. Là se trouve un temple des Sirènes qui sont honorées avec ferveur par les habitants du lieu, au cours de rites solennels. Ils se souviennent de leurs noms, en les appelant Parthénope, Leucosia et Ligée. » (103)

« *Géographie* » de Strabon (1^{er} siècle apr. J.-C)

L'oeuvre monumentale du géographe grec Strabon (64 av. J.-C. - 21 ou 25 apr. J.-C.) évoque le culte de Parthénope à Naples, et d'autres lieux liés aux Sirènes.

« [Eratosthène] triomphe de ce qu'on place les Sirènes tantôt sur le Pélorias, tantôt sur les Sirénuses, à plus de 2000 stades de là, tandis qu'à l'entendre le nom de Sirènes désigne ce rocher à triple pointe qui sépare le golfe de Cumès du golfe Poseidonie. Mais d'abord ledit rocher n'a pas trois pointes, il n'offre même pas à proprement parler de pointe élevée ou de promontoire, car la côte entre Surrentum et le détroit de Capri décrit une espèce de coude allongé et étroit, avec le temple des Sirènes sur l'un des deux versants et au pied de l'autre versant, c'est-à-dire du versant du golfe Poseidonie, trois îlots déserts et rocheux, qui sont ce qu'on nomme proprement les Sirènes, tandis que sur le bord même du détroit s'élève un Athenaeum ou temple de Minerve qui donne son nom au coude tout entier. » [I.2.12]

« A Dicearchia [Pouzzoles] succède Neapolis [Naples], ville fondée également par les Cumains, mais accrue plus tard de nouveaux colons venus en partie de Chalcis, en partie aussi des îles Pithécusses et d'Athènes, ce qui lui fit donner ce nom de Ville-Neuve ou de Neapolis. On voit dans cette ville le tombeau de Parthénope, l'une des Sirènes, et ses habitants célèbrent encore les jeux gymniques qui furent institués par les premiers colons sur l'ordre d'un oracle. » [V.4.7]

« Immédiatement après Pompei s'offre à nous Sorrente, ville d'origine campanienne, d'où part le promontoire Athenæum, ou, comme on appelle quelquefois, la pointe des Sirénuses. A l'extrémité dudit promontoire s'élève un temple d'Athéné ou de Minerve, fondé naguère par Ulysse. De là à l'île de Capri le trajet est court. Que si maintenant l'on double l'Athenæum, on aperçoit devant soi le groupe des Sirènes, petites îles désertes et rocheuses. Du côté de Sorrente, l'Athenaeum nous offre un autre temple avec différents

monuments votifs d'une époque fort ancienne et qui attestent la vénération particulière que les populations voisines ont toujours eue pour ce lieu » [V.4.8]

« Hors du golfe de Poseidonia [Paestum], en pleine mer, bien qu'à une faible distance encore du continent, est l'île de Leucosie, ainsi nommée parce que la sirène Leucosie, après s'être, comme nous dit la fable, précipitée à la mer avec ses compagnes, aurait été par le mouvement des flots rejetée sur ses rivages. Juste en face de l'île s'avance le promontoire qui, avec la pointe correspondante des Sirénuses, forme le golfe de Poseidonia. » [VI.1.1]

« Histoire Naturelle » de Pline l'Ancien (1^{er} siècle apr. J.-C)

Autre œuvre monumentale : les 37 livres de l'*Histoire Naturelle* de l'écrivain et naturaliste romain Pline l'Ancien (24 - 79 ap. J.-C.) - célèbre pour avoir trouvé la mort lors de la grande éruption du Vésuve qui engloutit Pompéi et Herculaneum. Le Livre III évoque brièvement Parthénope et les Sirènes :

« Sur la côte, Naples, fondée aussi par les Chalcidiens, appelée Parthénope à cause du tombeau d'une sirène.[...] Sorrente, avec le promontoire de Minerve, jadis le séjour des sirènes. » [Livre III, chapitre 9]

« Voyage autour du monde » de Denys d'Alexandrie dit "le Périégète" (2^{ème} siècle apr. J.-C) commenté par Eustathe de Thessalonique (12^{ème} siècle apr. J.-C)

Denys d'Alexandrie, écrivain grec qui vécut dans la seconde moitié du 2^{ème} siècle apr. J.-C., décrit le monde connu dans un poème intitulé *Voyage autour du monde*. Cette œuvre, qui connut une longue postérité, lui valut son surnom de Périégète (une « périégèse », du latin *periegesis*, est une description du monde dans l'Antiquité).

« Après Rome, la riche terre de Campanie chargée de gerbes de blé, demeure de la pure Parthénope que la mer a accueillie en son sein. Vers le Sud, loin au-delà du rocher de la Sirène, apparaît l'embouchure du fleuve Sele, en pays Peucétien. » [v.358-9]

Ce poème sera commenté par l'érudit byzantin du 12^{ème} siècle Eustathe de Thessalonique, qui, en référence au passage cité ci-dessus, rappellera le suicide des Sirènes et le mythe de Parthénope. Mais il en donnera aussi une lecture alternative, qui reprend des éléments d'un roman grec, Metiochos et Parthénope, bien éloigné de la légende de la Sirène ;

« Après leur défaite, [les trois Sirènes] se jetèrent dans la mer, se noyèrent et s'échouèrent en différents endroits. L'une d'elle, Parthénope, fut enterrée près de Naples, la prospère ville de Campanie, et y est honorée. [Denys] appelle la ville "le rocher de la Sirène" et "demeure de la pure Parthénope" [...].

D'autres disent cela de Parthénope : elle fut l'objet de nombreuses intrigues d'hommes, mais préserva sa virginité. Puis elle tomba amoureuse de Metiochos le Phrygien, se

coupa les cheveux en se condamnant elle-même à la laideur, et vint en Campanie où elle s'installa. Peut-être est-ce parce qu'elle démontra une telle chasteté que Denys la qualifia de "pure". »